

spiritualité et religion

Ces deux ouvrages invitent à approfondir le sens de la communion dont de nombreux fidèles ont été privés lors du confinement.

Faim de l'Eucharistie

Manger Dieu. Pour une Eucharistie de première nécessité
d'Henri Quantin
Éditions Le livre ouvert, 174 p., 14 €

Vivre de l'Eucharistie avec saint Augustin
de Thomas Fries
Éditions Saint-Augustin, 166 p., 17 €

Pendant le premier confinement, la plupart des fidèles catholiques ont été privés de la communion sacramentelle. Le débat a alors été vif – et il marque encore les esprits – au sujet de la participation à la célébration eucharistique. Certains se sont parfaitement accommodés de la situation, profitant des nombreuses propositions numériques qui ont surgi au même moment pour rejoindre une communauté de prière ou « suivre » une messe sur leur écran. D'autres ont au contraire exprimé leur frustration de ne pouvoir communier.

Nous communions pour être et devenir plus ce que nous recevons: le corps du Christ.

Henri Quantin fait partie de ce deuxième groupe et s'en explique avec passion. Dans cet essai au style enlevé où François Mauriac a une belle place, il revient sur la période du premier confinement pour en tirer des leçons sur le rapport des catholiques « à la présence réelle de Jésus dans l'Eucharistie », alors que les écrans plats ne donnent à voir que « son absence réelle ». Les attitudes, les prises de position, mais aussi les silences des uns et des autres, qu'ils soient évêques, prêtres ou laïcs, témoignent à ses yeux « des différences profondes de vision de l'Eucharistie au cœur même de l'Église ». Et c'est sa vision, celle d'une Eucharistie qui répond à une faim vitale, que fait valoir l'auteur, non sans se montrer très critique à l'égard de ceux – évêques

et théologiens compris – qui selon lui n'ont pas manifesté ces derniers mois leur attachement viscéral à la communion.

« *Le Christ a voulu, veut et voudra toujours être mangé: avant, pendant et après le confinement* », écrit Henri Quantin. Accepter sans rechigner d'être privé de communion par décision gouvernementale, c'est en fin de compte tenir pour peu cette parole de Jésus: « *Celui qui me mangera vivra par moi.* » La communion spirituelle, si souvent invoquée et dont l'auteur redit opportunément ce qu'elle est vraiment, ne remplacera jamais la manducation du corps du Christ. Manger Dieu est de première nécessité, et c'est un acte de grande matérialité, affirme l'auteur, qui défend une perspective où la dimension personnelle de la communion eucharistique l'emporte sur sa dimension communautaire et ses implications sociales.

Pour approfondir le sens de l'Eucharistie et nous la faire goûter davantage, Thomas Fries, de l'université de Fribourg, propose de cheminer en compagnie de saint Augustin. Les thèmes de la faim et de la nourriture y sont bien présents. Mais ils débordent la seule manducation qui n'est qu'un élément de la messe. « *Les différentes parties de la cérémonie s'imbriquent et se complètent: il y a l'accueil, les multiples oraisons, les chants d'hymnes et de psaumes, les lectures de pages de l'Écriture sainte, l'homélie, la préparation des dons, l'offertoire, la prière eucharistique, le partage du pain et du vin. Chacun de ces éléments ne se suffit pas à lui-même, au contraire, ceux-ci constituent un tout fait de gestes, de paroles, de chants* », écrit l'auteur. L'Eucharistie, explique-t-il encore à la suite d'Augustin, nous fait faire l'expérience de la communauté ecclésiale « *dans toute son étendue, avec sa part visible et sa part invisible* ». Elle nous engage aussi d'une manière radicale: « *Soyez ce que vous voyez, et recevez ce que vous êtes* », disait l'évêque d'Hippone. Nous communions pour être et devenir plus ce que nous recevons: le corps du Christ. C'est aussi de cela que beaucoup ont été privés durant le confinement.

Dominique Greiner

Ce collectif analyse les raisons qui ont freiné l'émergence d'une conscience écologique des communautés chrétiennes, tant catholiques que protestantes.

Le virage tardif des Églises à l'écologie



Des terres brûlées pour implanter des zones de pâturage du bétail dans la forêt amazonienne, près de Porto Velho (Brésil), en septembre 2019. V. Moriyama/Redux-REA

Églises et écologie. Une révolution à reculons
de Christophe Monnot et Frédéric Rognon
Labor et Fides, 212 p., 19 €

Ce collectif revient sur l'histoire de l'engagement des Églises dans le domaine de l'écologie. Il part d'un constat: les Églises, porteuses d'innovations majeures en Europe depuis la fin du XVIII^e (lutte contre la pauvreté, esclavage, alcoolisme; éducation, promotion des droits des femmes...), ont joué une faible influence en matière d'écologie.

Non qu'elles ne se soient pas intéressées à la question. Seulement, la préoccupation écologique est restée cantonnée à quelques milieux: « *Les élites protestantes et orthodoxes, sous l'impulsion du Conseil œcuménique des Églises (COE) avaient été en effet parmi les précurseurs pour une prise en compte de la dimension*

environnementale dans la théologie. (...) Autant du côté catholique que protestant, une élite de théologiens a bien émis des critiques dans l'inaction pour la cause environnementale des Églises et de leurs membres », relèvent Christophe Monnot et Frédéric Rognon dans leur introduction. Mais « *cet important travail intellectuel s'est presque perdu jusqu'à ce que l'encyclique du pape François fasse revivre, trente ans plus tard, les grands traits de cette réflexion théologique* », déplorent-ils.

Les contributions (théologie, histoire, sociologie, sciences politiques) réunies ici mettent en évidence les raisons qui ont freiné l'engagement écologique des communautés chrétiennes. On y découvre notamment les réticences exprimées à l'encontre du processus « Justice, paix et sauvegarde de la Création », lancé par le Conseil œcuménique des Églises au début des années 1980. Côté protestant, l'activisme écologique est suspecté

de vouloir prendre la place de Dieu en prétendant sauver le monde. Côté catholique, on se méfie d'une thématique portée par des théologiens de la libération. Car « *ce sont surtout des prêtres et théologiens engagés dans les pays du Sud qui essaient de faire entendre leurs voix au sein du catholicisme* ». Comme le Brésilien Leonardo Boff, ou l'Irlandais Sean Mc Donagh – qui a contribué à la rédaction de l'encyclique *Laudato si'* –, missionnaire aux Philippines et témoin dans les années 1970 de la destruction de la forêt tropicale et de son impact sur la population.

Le « plafond de verre institutionnel » concernant l'écologie est-il en train de se fissurer? Les auteurs restent prudents dans leur réponse. Car si *Laudato si'* a bien contribué à remettre l'écologie sur l'agenda des Églises, ils observent aussi que l'engagement résolu des communautés chrétiennes se fait encore attendre.

Dominique Greiner